

— Moi, s'écria la femme de l'auberge, si c'est moi, je veux bien que le diable m'emporte.

Aussitôt le grand cavalier, qui était le diable, l'emporta, et le soldat ne fut pas pendu.

(Conté à Saint-Cast, par J.-M. Hervé, de Pluduno, 1879).

III

LES CHATS-SORCIERS DE LA CROIX-BRAS ¹

Au temps jadis, les chats-sorciers allaient danser autour des croix, et ils récompensaient ceux qui leur rendaient service en passant.

Un soir un homme de la métairie du Bois-Bras qui revenait du bourg où il était allé faire forger le soc de sa charrue, entendit du bruit derrière lui, et vit venir sur le chemin une petite troupe ; mais il ne savait pas ce que c'était, car il faisait noir, et il se cacha dans un champ pour voir ce qui allait se passer.

Quand les chats-sorciers arrivèrent près de la croix, ils s'arrêtèrent et se mirent à parler ensemble. L'homme écouta et entendit les chats qui disaient :

— Où étais-tu hier soir, Robin ?

— A la Cour, répondit-il.

— Et toi, Gilles ? demanda Robert qui était leur roi.

— Au Biot près du Bé.

Ils parlèrent ainsi pendant une heure et l'homme qui était caché avait envie de les voir finir, car il voulait savoir ce qu'ils allaient faire ensuite.

Quand ils eurent fini de causer, ils se mirent à danser autour de la croix et ils chantaient :

Samedi, Dimanche et Lundi,
Samedi, Dimanche et Lundi.

L'homme de la métairie s'ennuya de les entendre toujours répéter la même chose et il cria :

Mardi !
Et que ce soit fini.

1. Cf. *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, t. II, n. LX. Les Chats sorciers et les Bossus, et sur ce fait les jours de la semaine comme refrain de danse, le n° LIX du même volume et le n° XLIX du t. III, et *Revue des Traditions populaires*, t. X, p. 575.

Aussitôt les chats sorciers s'écrièrent :

Bofé (bonne foi) nenni,
Ça ne sera pas fini.

— Qui a dit : Mardi ?

— C'est moi, répondit le fermier.

— Où es-tu ?

— Me voici, dit-il en sautant dans le chemin.

— Qui es-tu ?

— Laboureur.

— Hé bien ! s'écrièrent les chats, ton soc ne s'usera plus : mets-le par terre.

Le fermier posa son soc à terre, et les chats passèrent leurs queues par dessus.

Depuis ce moment il n'eut plus besoin de reporter son soc à la forge, car il ne s'usait point.

Mais il avait reconnu son chat dans la compagnie des sorciers, il lui coupa le bout de la queue pour l'empêcher de retourner au sabbat. Les autres chats pour le venger crevèrent les yeux à son maître qui fut aveugle et devint aussi gueux qu'un rat.

(Conté en 1881 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.)

IV

LE REVENANT

Il était une fois un homme qui était bien vieux ; il avait vu mourir beaucoup de ses parents, et il les avait même ensevelis.

Quelques-uns d'entre eux lui avaient dit avant de mourir que s'ils allaient en purgatoire, ils reviendraient le voir pour lui recommander de leur faire chanter des messes. Il leur avait mis en les ensevelissant une belle robe blanche, afin, disait-il, de les reconnaître quand ils reviendraient.

Un soir que le bonhomme était tout seul à se chauffer dans son foyer, et qu'il pensait à eux, un cochon blanc, qui était poursuivi par un loup, voyant la porte ouverte, entra tout-à-coup dans la maison pour se sauver. Le bonhomme, en le voyant tout blanc, crut que c'était un de ses parents qui revenait vêtu de sa robe blanche.

— Tu n'as pas donc été en Paradis, mon pauvre Pierre ? lui demanda-t-il.